

NAOMI ORESKES
ERIK M. CONWAY

LES MARCHANDS DE DOUTE

Préface de Stéphane Foucart

Traduit par Jacques Treiner



Le Pommier

Les Marchands de doute

Naomi Oreskes
et Erik M. Conway

Les Marchands de doute

ou Comment une poignée
de scientifiques ont masqué
la vérité sur des enjeux
de société tels que le tabagisme
et le réchauffement climatique

Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Jacques Treiner

Préface de Stéphane Foucart

Le Pommier

Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre.

ISBN 978-2-7465-2274-9

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2021, juillet

© Naomi Oreskes et Erik M. Conway, 2010

© Éditions Le Pommier, 2012, pour la traduction française

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2021, pour la présente édition
revue et augmentée

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*To Hannah and Clara
It's in your hands now.*

« Notre génération a modifié la composition de l'atmosphère à l'échelle globale en [...] augmentant régulièrement la quantité de gaz carbonique résultant de l'utilisation des combustibles fossiles. »

Lyndon Johnson, message spécial
au Congrès, 1965

« Le problème avec les Américains, c'est qu'ils ne lisent jamais le compte rendu de la réunion précédente ».

Adlai Stevenson

Préface à la seconde édition

« Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire. C'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains, aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques. »

Jean Jaurès, *Discours à la jeunesse*, 1903

De temps à autre – mais ce genre d'événements est suffisamment rare pour être remarqué –, un essai académique vient bouleverser durablement, non seulement un champ de recherche, mais aussi la conversation publique. Il la reconfigure, la transforme, en modifie les rapports de force. Il fait tomber des masques. Le livre que vous tenez entre les mains est de ceux-là. Depuis sa publication, en 2010, *Les Marchands de doute* s'est imposé comme un incontournable des controverses sociotechniques et, plus généralement, comme un point d'ancrage dans les débats à l'interface entre la science, l'industrie et la société. Il a renouvelé l'attention

sur les usages du discours scientifique ; il a suscité de nouvelles recherches en histoire, sociologie et philosophie des sciences ; il a inspiré de nombreux journalistes et interpellé quantité de chercheurs en sciences expérimentales, leur révélant la fragilité de leur science, sa vulnérabilité lorsqu'elle passe à la moulinette réglementaire ou qu'elle est plongée dans le chaudron médiatique. Surtout, il a donné un nom à toute une catégorie d'acteurs du débat public. « Marchand de doute » est devenu bien plus que le titre d'un livre : c'est désormais une expression idiomatique. Lorsqu'elle n'est pas galvaudée, elle désigne ces personnalités qui, pour défendre un produit, des pratiques industrielles, un secteur économique ou une position idéologique – ou tout cela en même temps –, utilisent la science en retournant contre elle-même les principes de sa démarche. Doute méthodique, prudence épistémique, rigueur, prise au sérieux de toute contradiction... tout cela, qui forme le socle culturel et opérationnel des communautés savantes, peut être utilisé non pour faire avancer la science, mais pour entraver sa marche et brouiller les pistes. Il y a ceux qui s'appuient sur ces principes pour faire progresser et consolider le savoir, et quelques-uns qui, pour des raisons qui leur appartiennent, les détournent pour produire du doute – et en faire commerce. Tout l'objet de ce livre est de distinguer les uns des autres.

C'est d'abord, bien sûr, un livre d'histoire. Cependant, l'enquête historique est singulière. Si elle donne à voir l'émergence et la structuration des sciences de l'environnement, c'est à travers les contre-feux qui leur ont été opposés, en particulier dès les années 1980. S'intéresser aux pompiers est aussi une bonne manière de comprendre les incendies,

en somme. L'histoire que racontent Naomi Oreskes et Erik M. Conway est celle d'un petit nombre de chercheurs et d'universitaires, généralement influents et reconnus dans leurs disciplines respectives, qui ont systématiquement pris position dans différentes arènes pour s'opposer à toute forme de réglementation sanitaire ou environnementale, et ce, en instrumentalisant le doute scientifique à leur profit. Au fil des pages apparaît une galerie de portraits de prestigieux savants (souvent physiciens) ayant conduit une grande part de leur carrière en envisageant la science comme un enjeu de compétition et d'affrontement avec l'Union soviétique. La guerre froide était aussi – et peut-être surtout – une guerre scientifique. Or, le déclin, puis la chute, du bloc communiste, à la fin des années 1980, coïncident peu ou prou avec l'ascension et le développement d'un ensemble de disciplines, de la toxicologie à l'écologie scientifique en passant par l'épidémiologie et la chimie de l'atmosphère, dévolues à explorer toujours plus finement les effets des activités humaines sur l'environnement et la santé. Un corpus de connaissances nouvelles s'est ainsi avéré de plus en plus dangereux pour le maintien *ne varietur* de certaines activités industrielles. Pis : la nature globale de certains dangers documentés (changement climatique, pluies acides, ubiquité des pesticides organochlorés persistants, amincissement de la couche d'ozone, etc.) laissait entrevoir la nécessité d'une régulation internationale de certains secteurs économiques et, partant, la remise en cause de l'absolue liberté d'entreprendre – l'âme et l'esprit de l'Amérique. En 1992, quelques années après la chute du mur de Berlin, le sommet de Rio vit la montée en puissance de ces préoccupations se graver dans le marbre de plusieurs traités internationaux, en particulier

la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques et la Convention des Nations unies sur la diversité biologique. L'environnementalisme et l'ensemble des résultats scientifiques sous-jacents à son action achevèrent de prendre, dans l'esprit de nombreux capitaines d'industrie mais aussi de savants, la place du communisme. Ils devinrent le nouvel adversaire du libéralisme économique, héritier des Lumières et colonne vertébrale de l'Occident. Les environnementalistes ? Des pastèques, plaisantait-on dans les cercles conservateurs américains : « verts à l'extérieur, rouges à l'intérieur » !

D'autres travaux ont, avant *Les Marchands*, exploré l'instrumentalisation et le détournement de la science. On songe à ceux de l'historien des sciences américain Robert Proctor¹ qui, dès le milieu des années 1990, a forgé la notion d'*agnostologie* – l'étude de la production culturelle de l'ignorance –, ou encore à ceux des historiens David Rosner et Gerald Markowitz², ou de l'épidémiologiste David Michaels³, focalisés sur des questions sanitaires. L'originalité du travail de Naomi Oreskes et Erik M. Conway a été d'aborder le sujet de manière transversale, et de mettre en évidence à la fois une grande diversité d'interventions sur la conduite et la perception de la science d'une part, et les invariants de ces manœuvres d'autre part ; d'étendre, enfin, ces réflexions à la question environnementale, et d'élucider les racines historiques et politiques d'un phénomène. En s'intéressant autant à la boîte à outils qu'à ceux qui s'en servent, Naomi Oreskes et Erik M. Conway mirent ainsi en lumière, un à un, tous les rouages de cette « fabrique du doute » qui fonctionne à plein sur une variété de sujets et de disciplines. Mêmes

sophismes et argumentaires trompeurs, mêmes techniques de fabrication du contentieux, mêmes méthodes de diversion, mêmes procès en militantisme de chercheurs dont les résultats incommode, même exploitation de ce que l'on pourrait appeler la « vulnérabilité cognitive » du monde savant – où l'on juge généralement moins problématique de se tromper par excès de scepticisme que par excès de crédulité –, et mêmes personnages, vrais chercheurs ou scientifiques de pacotille, s'exprimant hors de leur domaine d'expertise (pour peu que celui-ci existe) sous la supervision des mêmes *think tanks* néoconservateurs ou libertariens.

Cette galaxie a fait l'objet de nombreux travaux académiques aux États-Unis, dont, notamment, ceux de Peter Jacques, Riley Dunlap et Mark Freeman. En 2008, ces trois auteurs ont analysé 141 livres anglophones, publiés entre 1972 et 2005, exprimant un « scepticisme » (supposément nourri par une démarche rationnelle ou scientifique) sur la réalité ou la gravité de différents problèmes environnementaux : 92 % de ces ouvrages étaient liés d'une manière ou d'une autre à des *think tanks* conservateurs⁴. Dans *Les Marchands*, Naomi Oreskes et Erik M. Conway donnent une dimension et une profondeur nouvelles à cette réalité. En se fondant, notamment, sur les archives secrètes de l'industrie du tabac – versées dans le domaine public à la fin des années 1990 sur décision de la justice fédérale américaine –, ils montrent comment ce qui semble être une somme d'initiatives isolées fait en réalité système. Dans certains des mémos dénichés par les deux historiens dans les archives de Philip Morris et consorts, on voit se former des coalitions d'acteurs industriels (tabac, pétrochimie, agrochimie, extraction, etc.) interagissant par le biais d'agences

de communication et d'influence pour attaquer la crédibilité des méthodes d'évaluation des risques faibles – méthodes communes à l'évaluation d'une variété de risques environnementaux. *Les Marchands* se lit aussi parfois comme un thriller, parfois comme une enquête journalistique au long cours. Cependant, il n'y a rien de *militant* dans les pages qui suivent. Rien d'exagéré. Quatre années après la parution de l'ouvrage aux États-Unis, un sociologue de l'université Drexel, Robert Brulle, s'est demandé ce que représentait réellement cette galaxie d'organisations diverses autour desquelles gravitent nos marchands de doute. L'importance qu'on leur accordait n'était-elle pas quelque peu exagérée ? Il a passé en revue les documents fiscaux d'une centaine d'institutions (*think tanks*, associations, syndicats professionnels, etc.) portant un discours « sceptique » sur la réalité du changement climatique : ce « contre-mouvement » avait levé, en moyenne, la somme phénoménale de 900 millions de dollars par an entre 2003 et 2010⁵, auprès de géants industriels ou de fondations philanthropiques de milliardaires ayant fait fortune dans l'extraction, la pétrochimie, la pharmacie, le logiciel, etc. Il y a bel et bien un commerce du doute, et il est lucratif.

C'est, en tout cas, bien documenté aux États-Unis. L'histoire dont vous allez entamer la lecture est à l'évidence une histoire américaine mais, et de manière paradoxale, le lecteur français y trouvera matière pour une réflexion sans doute plus riche et fertile que le lecteur américain ou britannique. D'ailleurs, la parution des *Marchands de doute* a été saluée dans la presse française avant que le livre ne soit traduit, parfois avant même que son existence ne soit signalée dans la grande presse américaine. Depuis, en une

décennie, le travail de Naomi Oreskes et Erik M. Conway a acquis, en France, une remarquable notoriété.

À quoi a tenu cette rencontre entre le livre et son lectorat français ? D'abord, à une question de *timing*. *Les Marchands* a paru aux États-Unis au moment où, en France, était observée l'ascension de la vulgate climatosceptique⁶. Au début des années 2010, les négateurs de la réalité climatique virent leur discours porté au pinacle par la plus grande part des principaux médias français. Mais c'était une nouveauté. Jusqu'en 2007, le mot même « climatosceptique » – traduction de l'anglais *climate skeptic* – n'existait pas, et pour cause : s'il n'existait pas, c'est qu'il n'existait alors aucun discours audible, dans l'espace public, niant la réalité, la gravité ou le caractère anthropique du réchauffement en cours. À de rares exceptions près, la négation du réchauffement restait reléguée au haussement d'épaules ou à l'indifférence, sans procéder d'un discours construit. Alors que la remise en question du consensus sur le réchauffement est, outre-Atlantique, aussi ancienne que la diplomatie climatique elle-même, elle est demeurée absente de la sphère médiatique française jusqu'à la fin des années 2000. Le sujet est longtemps resté, en France, à ce point consensuel que l'ancien ministre et géochimiste Claude Allègre, qui fut incontestablement le chef de file des climatosceptiques français, écrivait sans autre forme de procès, en 1987 (un an avant la création du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat !), qu'« en brûlant des combustibles fossiles, l'homme a augmenté le taux de gaz carbonique dans l'atmosphère, ce qui fait, par exemple, que depuis un siècle, la température moyenne du globe a augmenté d'un demi-degré⁷ ». Tout semblait alors si simple ! Vingt ans

plus tard, la montée brutale et inattendue de la défiance à l'égard de la science climatique a sidéré les observateurs, et aucune réflexion, aucun travail académique, en France, ne permettait de comprendre ce qui était en train d'advenir. D'où venaient tous ces argumentaires prêts à l'usage ? D'où venaient ces bibliographies truquées ou imaginaires ? D'où venaient ces incessantes références à des pétitions de scientifiques niant l'existence d'un consensus savant sur la réalité et la cause du phénomène ? D'où venait cette idée étrange d'une *pause* dans le réchauffement en cours ? Et cet intérêt soudain pour la physique solaire ? Ou pour la formation des nuages ? Était-ce vraiment le fruit d'un intérêt sincère pour la *disputatio* scientifique ? Ou était-ce autre chose ? Pour les commentateurs, les scientifiques et les journalistes qui, à cette époque, observaient le tsunami climatosceptique déferler sur la France, la lecture des *Marchands de doute* a été une sorte de révélation. Tout à coup, le phénomène climatosceptique tel qu'on le vivait depuis peu dans l'Hexagone s'inscrivait dans une histoire plus vaste, dans une généalogie.

Quant aux climatosceptiques français les plus médiatiques, ils semblaient des copies conformes de leurs homologues américains dépeints dans *Les Marchands* : des scientifiques en fin de carrière, très implantés dans l'*establishment* et les grandes sociétés savantes, s'exprimant avec un aplomb insolent, bien loin de leurs domaines de compétences, convoquant volontiers la figure de Galilée seul contre le clergé, attirés par les feux de la rampe et la proximité du pouvoir politique... En refermant ce livre, et après avoir fait la connaissance de William Nierenberg et Frederick Seitz, parmi les pères fondateurs du climatoscepticisme,

l'observateur attentif des débats qui agitaient la France au début des années 2010 reconnaissait sans mal des analogies avec quelques figures familières. Cependant, malgré ces analogies, un hiatus profond demeurerait entre les marchands de doute tels que décrits dans les pages qui suivent et ceux, leurs rejets intellectuels pourrait-on dire, qui sévirent en France deux décennies plus tard. Alors que les premiers étaient des personnalités marquées à la droite de la droite de l'échiquier politique américain, les seconds ont fréquemment fait valoir un engagement à gauche. Quel paradoxe ! Le climatoscepticisme est un marqueur politique fort aux États-Unis, mais il l'a beaucoup moins été en France – à ses premières heures en tout cas. Pour ne prendre que deux exemples, les principales figures climatosceptiques françaises, les géologues Claude Allègre et Vincent Courtillot, tous deux membres de l'Académie des sciences, avaient à leur actif un engagement de longue date au Parti socialiste français, le premier ayant même occupé le poste de ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche dans le gouvernement de Lionel Jospin (1997-2002). En outre, on ne compte plus les personnalités, scientifiques ou non, se targuant d'un engagement progressiste et qui, en France, ont pris (et prennent parfois encore) des positions radicalement climatosceptiques. Mieux : la négation de la réalité climatique a été colportée et légitimée par des acteurs issus des milieux rationalistes, historiquement proches de l'extrême gauche. Des argumentaires forgés dans les cercles de l'ultradroite américaine, repris et régurgités en France – « blanchis », pourrait-on dire – par des disciples de Trotski ! Le climat n'est pas une exception. La négation ou la relativisation de problèmes environnementaux, comme les pluies acides ou les pesticides

organochlorés, font pleinement partie du paysage intellectuel d'une certaine gauche française, fortement opposée à l'écologie politique et se réclamant de la défense du rationalisme, de la promotion de l'esprit critique, de l'émancipation de l'homme par les sciences et les techniques, etc. Il en est de même que cette idée selon laquelle un activisme écologiste *hystérique* serait indirectement responsable de centaines de milliers de morts du paludisme, au motif que le DDT – le célèbre insecticide – aurait fini par être proscrit pour tout type d'usages, agricoles comme sanitaires... Combien de fois cette fable – qui relève d'une réécriture orwellienne de l'histoire, comme le montrent les pages qui suivent – a-t-elle été répercutée sous la plume d'auteurs français se piquant de progressisme et de rationalisme ?

La vulgate « sceptique » construite de toutes pièces dans les milieux conservateurs américains, dont *Les Marchands* raconte la genèse et d'une certaine manière le triomphe, a ainsi souvent été reprise et adoubée par une part de l'élite rationaliste tricolore. Cette situation tient à la structure particulière du paysage politique français, à la dynamique du positionnement de certaines communautés savantes dans ce paysage et à des évolutions internes aux milieux rationalistes – il faut lire, à ce sujet, le travail du sociologue Sylvain Laurens⁸. Dans cet apparent paradoxe, il ne faut pas voir une invalidation de la thèse développée dans les pages qui suivent, mais au contraire le signe de la grande efficacité du système dont Naomi Oreskes et Erik M. Conway mettent les rouages à nu. Développer des argumentaires qui semblent au premier abord s'appuyer sur les principes mêmes de la démarche scientifique permet d'entraîner, à leur insu, une variété de personnalités convaincues de « défendre

CONCLUSION

Libre parole et libre concurrence..... 441

Un village Potemkine scientifique, 448 – Libre parole et libre concurrence, 451 – Le fondamentalisme du marché et l'héritage de la guerre froide, 456 – La technologie peut-elle nous sauver?, 469 – Technofidéisme, 478 – Pourquoi les scientifiques ne se sont-ils pas mobilisés?, 481

ÉPILOGUE

Une nouvelle vision de la science 487

NOTES..... 503

INDEX..... 597

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP